



JESSICA FOREVER

Un film de Caroline POGGI & Jonathan VINEL

ECCE FILMS présente

SÉLECTION OFFICIELLE
tiff
TORONTO INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL

 **FESTIVAL DE BERLIN 2019**
SÉLECTION OFFICIELLE

JESSICA FOREVER

Un film de Caroline POGGI & Jonathan VINEL

1h37 - France - 2018 - 1.85 - 5.1

AU CINÉMA LE 1^{ER} MAI

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet . 75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Karine Durance

23, rue Henri Barbusse

92110 Clichy

Tél. : 06 10 75 73 74

durancekarine@yahoo.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com



SYNOPSIS

Jessica est une reine mais elle pourrait aussi bien être un chevalier, une mère, une magicienne, une déesse ou une star. Jessica, c'est surtout celle qui a sauvé tous ces enfants perdus, ces garçons solitaires, orphelins et persécutés qui n'ont jamais connu l'amour et qui sont devenus des monstres. Ensemble, ils forment une famille et cherchent à créer un monde dans lequel ils auront le droit de rester vivants.

CONVERSATION AVEC JONATHAN VINEL ET CAROLINE POGGI,

D'APRÈS UN ENTRETIEN AVEC OLIVIER PÈRE, LE 4 FÉVRIER 2019.

Olivier Père : Dans beaucoup de films, films sociaux ou films de genre, on raconte ce qui peut mener des jeunes à la violence, à son explosion comme une bombe à retardement, un cheminement vers le chaos. Dans le vôtre, c'est un phénomène inversé, vous montrez ce qui les mène vers la paix. C'était une des idées de départ de JESSICA FOREVER ?

Jonathan Vinel : En effet, on n'a pas voulu montrer ce qui conduisait un individu à la violence, ce qui nous intéressait, c'était de chercher : « Comment fait-on pour vivre avec cette violence ? Comment traite-t-on aujourd'hui les "monstres" ? » Nous sommes dans une société qui condamne très rapidement les gens. On ne tente pas de les comprendre, on ne cherche pas à ce qu'ils se rachètent, changent, évoluent, à leur en donner les moyens, une place, voire de l'amour, pour que précisément ils puissent échapper à leur condition dangereuse et de fait en libérer la société.

Caroline Poggi : Dans tous nos films, nous cherchons à nous pencher sur des éléments condamnés d'emblée (par exemple, la pornographie dans **NOTRE HÉRITAGE**), et d'en faire autre chose, de les regarder autrement, de nous faire réfléchir sur eux. De chercher : « Comment on grandit avec ça ? Est-ce qu'on peut y échapper ? Est-ce qu'on a le droit à la rédemption ? »

Olivier Père : Justement, ici la violence est présentée comme intrinsèque aux personnages. Disons qu'elle est subie, pas désirée. Il ne s'agit pas de parler de garçons qui ont basculé dans la violence, ni de parler de terrorisme ou d'endoctrinement, mais vraiment de les traiter comme des personnes qui portent en elles des gênes de la violence, comme une pathologie : est-ce qu'ils peuvent guérir de cette violence ? Ou est-ce qu'ils la portent comme une fatalité ?

Jonathan Vinel : Il n'y a que trois ou quatre personnages dont on peut deviner les origines du mal, les autres ne sont pas caractérisées. On a voulu donner quelques indices, mais pas plus. Cependant, on sent bien que cette violence provient d'un manque d'amour et d'un isolement. D'ailleurs, on les appelle « les Orphelins », dans le sens où le monde ne leur a rien offert et les a laissés au bord du chemin. On voulait aussi éviter de rentrer dans le champ de la morale, de la cause sociale. On a voulu observer la violence, constitutive du monde d'aujourd'hui. C'est quelque chose qu'on subit tous les jours, on a grandi avec ça.

Caroline Poggi : C'est pour ça qu'on s'est tout de suite emparés du conte et de la légende, comme moyens pour rassembler toutes les pathologies de la société. La violence les ronge comme une tumeur, sommeille en eux comme une maladie. Je pense que oui, on peut en guérir, c'est clairement ce que dit le film. À la condition d'abord de ne pas être seul, de recréer du lien, un rapport aux autres. C'est ce que propose Jessica, une femme mystérieuse, capable de leur offrir une nouvelle famille, de la considération, de l'amour, quelque chose d'un peu légendaire et fantasmé. Après, cela est empêché dans notre récit, ils sont pourchassés par une force répressive, incarnée par les drones, qui les pousse toujours à fuir et à se battre en même temps contre leur passé, ce qu'ils étaient, leurs propres démons intérieurs.

Olivier Père : C'est donc une utopie qui est d'abord contrariée par les forces de l'ordre social et de la répression.

Jonathan Vinel : Oui, il y a cet ennemi extérieur qui les empêche de changer et de s'épanouir. Mais ils auront beau prendre le large, il y aura toujours cet ennemi intérieur, tapi au fond d'eux qui ne pourra que resurgir face au danger et à la peur. Il y a quelque chose qui est déjà trop loin, trop cassé.



Olivier Père : C'est vrai que votre film propose une thérapie par l'amour et la fraternité, la solidarité. Il y a un rapport presque polyphonique au groupe - comme un seul corps - et en même temps certaines individualités se détachent un peu plus que les autres. Le personnage de Lucas introduit une histoire d'amour fou entre un frère et une sœur. C'est une autre manière d'aborder les histoires d'amour tragiques...

Caroline Poggi : Oui, c'est aussi ce que l'on vit avec Julien, qui va se donner la mort, par amour trop fort pour Kevin. Le seul remède possible résidait dans cette personne disparue. En fait, pour chacun d'entre eux, chaque passage à l'acte est un geste de pulsion, de folie, de l'ordre de la survie, comme une fuite, irrationnel. Leur violence correspond à un trop plein ou à un grand vide : c'est leur réponse au monde qu'on leur propose.

Olivier Père : L'amour dans le film mène souvent à la mort, c'est une part de folie, de démence, et puis, aussi, de romantisme...

Caroline Poggi : Oui, ça vient de l'adolescence. L'amour est pur et naïf. C'est autant un cadeau précieux qu'une maladie insurmontable. Quand Michael tombe amoureux de Camille, il trouve en elle un autre chemin de guérison, une nouvelle façon de voir le monde, de s'épanouir et d'être heureux. Quelque part, l'amour fait qu'ils se sentent vivants, là où ils se pensaient déjà morts. C'est la même chose pour l'amitié. On les met au même niveau. Ils ont besoin de se sentir entourés, à tous les instants.

Jonathan Vinel : C'est une vision de l'amour. Quelque chose de si puissant qu'il peut détruire. Ce n'est pas un amour raisonnable, c'est une boule de feu, terrassant tout ce qui se trouve sur son passage. Pour moi, le plus beau geste d'amour dans le film, c'est ce que propose à chacun Jessica : sauver ces garçons d'un destin qui dans d'autres mains ne pourrait que se traduire par un abandon, un enfermement ou une exécution.

Olivier Père : Les émotions des garçons sont celles de l'adolescence, même s'ils n'en ont pas tous l'âge - certains sont beaucoup plus âgés - mais il y a une régression qui va encore plus loin, jusqu'à l'enfance. Protégés, maternés par Jessica, ils font la sieste, ils « jouent », ils adorent les sucreries...

Jonathan Vinel : Oui, nous avons tous les deux été marqués par l'enfance qu'on a vécue comme une sorte de cocon. Un âge où on est ultra protégé, où on ignore encore tout de l'injustice, des inégalités du monde, de la hiérarchie, du quotidien, etc. Puis on grandit, le vrai visage de la vie apparaît et la désillusion est grande. Bienvenue dans le monde des adultes. Les personnages de nos films sont ainsi. Ce sont des adultes qui veulent rester des enfants pour s'extraire du monde et retrouver l'état de bonheur. Des communautés de grands adultes qui bâtissent leur propre cabane hors de la société, hors du temps, pour continuer à exister comme ils l'entendent.

Caroline Poggi : La société compartimente nos vies d'adultes et nous isole. À force de se couper des autres, la famille qu'on se crée, celle du cœur, devient vitale. Dans le film, la sieste, les jeux, les repas sont des rituels enfantins mais des rituels vitaux. Pratiqués ensemble, ils vont permettre au groupe de contrecarrer les doutes et les peurs. Ce sont des habitudes du quotidien qui rassurent car elles donnent un équilibre. Elles guident comme le phare dans la nuit.

Olivier Père : NOTRE HÉRITAGE s'inspirait de l'esthétique de la pornographie. Dans JESSICA FOREVER, il y a une influence directe des jeux vidéo. Comme pour la pornographie, on est dans une forme de contre-culture, de sous-culture très communautaire et pas forcément très noble. Pourtant c'est la marque principale du film, d'un point de vue esthétique, dans l'image, dans le traitement même des personnages. C'est aussi une attraction constitutive de votre enfance, de votre adolescence ?

Jonathan Vinel : J'ai grandi avec les jeux vidéo, ils font partie de moi. À l'adolescence, ils m'ont permis d'échapper à mon quotidien, à l'ennui. J'en ai ingurgité les codes. Enfant, je ne voyageais pas beaucoup, là j'ai commencé à pouvoir me balader dans plein de pays imaginaires. Ce sont des horizons qui ont façonné notre imaginaire, quelque chose qui est de l'ordre de la rêverie. On est là et en même temps on est dans un monde virtuel, on est ici dans sa chambre et en même temps on est partout, on vit des choses assez folles, assez extraordinaires. Dans JESSICA FOREVER, il y a le temps de l'action, mais en même temps beaucoup d'errances, d'attente. Nos personnages sont dans cet entre-deux.



Olivier Père : L'action, les univers fantastiques, ne doivent pas faire oublier l'expérience du joueur.

Jonathan Vinel : Oui, dans un jeu vidéo, il y a toujours la mission où il faut aller d'un point A à un point B. Ce qui est intéressant, c'est pas la mission, c'est d'y arriver. « Comment on y va ? Par où on passe ? Qui va-t-on rencontrer sur le chemin ? » Savourer les couchers de soleil, toute cette dimension de la rêverie. Au début, je redoutais le cinéma narratif. J'ai voulu faire du cinéma grâce à Gus Van Sant ou David Lynch, du cinéma assez formel, c'est ça qui me plaisait. J'étais terrifié par les champs-contrechamps et les dialogues. Les envies « d'histoires » me sont venues en jouant aux jeux vidéo. J'y vivais des épisodes assez classiques mais je sentais comment cela pouvait se muter par l'errance et par un autre rapport au monde. C'est ça qui m'a réconcilié avec le cinéma. Dans **JESSICA FOREVER**, le personnage de Raiden est inspiré d'un personnage de « Metal Gear Solid 2 », un garçon blond aux cheveux longs assez androgyne avec un katana. J'étais vraiment amoureux de ce personnage quand j'étais jeune, j'ai vraiment eu un choc esthétique. Le personnage de Jessica, lui, a été très inspirée de Quiet, un personnage de « Metal Gear Solid 5 ». Beaucoup de personnages d'*Heroic Fantasy* vivent avec nous, se redéplient dans nos films.

Caroline Poggi : Je vois l'expérience de **JESSICA FOREVER** comme un ensemble de missions. D'abord, celle du film : trouver un lieu et vivre en paix. Puis celles attribuées à des personnages distincts : trouver un toit, une fête dans la nuit, se ravitailler, dire au revoir à un ami, etc. Et il arrive que sur le chemin, une mission parallèle apparaisse. Michael rencontre Camille, ils tombent amoureux. « Comment vivre cet amour ? » La quête personnelle s'épanouit au sein de la grande mission vitale.

L'univers du jeu vidéo relie toutes ces petites histoires entre elles. C'est ce que j'aime dans le jeu : reconstruire le puzzle, chercher, ouvrir, scruter, rencontrer et basculer toujours dans de nouvelles aventures. Je me sens incarnée dans cet ailleurs : c'est moi, c'est mon cheval, c'est mon épée, c'est mon amoureuse, c'est mon monde. On se téléporte, littéralement. Inconsciemment, **JESSICA FOREVER** a été pensé comme ça. Comme **TANT QU'IL NOUS RESTE DES FUSILS À POMPE**, où la quête était le moteur dans la narration.

Olivier Père : L'autre influence est celle de l'*Heroic Fantasy*. **JESSICA FOREVER** en est une proposition moderne. Tout se joue dans des lieux d'aujourd'hui mais que vous chargez d'une dimension mythique, mythologique, comme dans un conte de fées... Et ça commence dès les crédits au générique avec le choix de la typographie.

Caroline Poggi : Je ne peux pas dire que j'ai beaucoup lu ou vu d'*Heroic Fantasy*. Plutôt des mangas, j'en lisais pas mal au moment de l'écriture. Et oui, c'est important le générique. C'est la porte d'entrée du film, ce qui donne le ton, la couleur. Avec Jonathan, on a voulu créer un univers avec ses codes, ses forces de l'ordre, ses maisons, ses costumes, ses fantômes, sa magie... Un espace-temps dans lequel nos personnages et leurs émotions peuvent s'exprimer. Car ce monde est à l'image des garçons et de Jessica, un reflet de leur intériorité. Que ressentent-ils ? Comment ils subissent ? Quels sont leurs rêves ? Leurs croyances ? La dimension fantastique accueille entièrement cette envie. Ce n'est pas complètement le réel et ce n'est pas complètement l'imaginaire. C'est un entre-deux : un réel transfiguré par leur regard et leurs états d'âme.

Olivier Père : En effet, le film se déroule dans des endroits qui existent : espaces urbains, zones préservées, centres commerciaux, résidences pavillonnaires. Mais ce sont des espaces désertifiés, quasiment, que vous investissez d'une dimension mentale. Ils sont isolés, ils sont seuls, protégés par une communauté qui est comme une bulle, une utopie. Ce sont aussi des lieux complètement vidés de la présence des adultes, les seules personnes qu'ils rencontrent ont le même âge qu'eux. Par votre regard de cinéastes, votre travail sur la décoration, vous transformez des espaces de la vie quotidienne en des espaces mentaux ou mythologiques.

Jonathan Vinel : C'est instinctif. On vide les choses pour que rien n'empêche l'histoire que l'on veut raconter. C'est pour ça qu'on écarte les passants, qu'on gomme les bus, toutes ces choses qui marquent le quotidien, pour ne garder que les maisons, les lieux emblématiques. La forêt, la plage... On prépare des *maps* avec ces lieux complètement dénudés et on charge notre histoire à l'intérieur, de légendes, de mythes, de magie. C'est ce qu'on faisait quand on était enfants. Dans nos chambres, il ne se passait pas grand-chose, on s'ennuyait et on rêvait de grands combats, de chevaliers... Le premier plan, c'est Jessica sur le toit, c'est celui de ma maison. Et le lycée dans l'épilogue, c'était mon collègue. On a filmé en Corse et à Toulouse, là où on a grandi. C'est une manière de réinvestir les lieux du quotidien en les réinventant.



Olivier Père : Quant aux forces de répression représentées par des drones, c'est aussi une idée très originale, parce qu'il n'y a pas de champs-contrechamps avec des policiers ou des militaires. D'où vient l'idée de l'essaim de drones?

Caroline Poggi : C'est une répression imaginaire qui les représentent toutes.

Jonathan Vinel : C'est un trait de notre époque qui a une place assez étrange. Tu appuies sur un bouton, de loin, comme dans un jeu vidéo, et tu largues une bombe en vrai, sur une ville. Le drone a une place particulière dans notre monde moderne, il peut être vu comme un objet de loisirs mais aussi comme un outil obscur, de surveillance, de domination, de rapport à la guerre qui change complètement.

Olivier Père : Dans tous vos films, les voix-off occupent une place importante. Dans JESSICA FOREVER, ce sont celles de certains garçons qui racontent leurs émotions, mais aussi leurs histoires. C'est une façon d'exprimer leur difficulté à communiquer, quelque chose qu'ils ont du mal à partager aux autres. Comment les avez-vous imaginées pour ce film en particulier ?

Jonathan Vinel : Pas mal sont écrites dès le scénario, et beaucoup d'autres, au stade du montage. C'est une forme qu'on a toujours utilisée parce qu'elle permet de nous adresser directement au spectateur, comme dans un journal intime, et de détourner les choses, de s'amuser en pointant telle ou telle chose. Dans nos films, nos personnages sont souvent très pudiques, ils ont une énorme carapace et ça rend parfois difficile de savoir comment ils se sentent. Les voix-off et la musique sont une façon de briser cette armure et d'accéder à leurs sentiments.

Caroline Poggi : Oui, elles éclosent comme des confidences, comme des secrets. Dans le film, il n'y a pas de personnage principal à proprement parler. Le héros, c'est le groupe. La voix-off est à la fois l'expression de chacun et celle d'un ressenti général. Chacune d'entre elles est un passage de relai entre les personnages. La voix-off guide le spectateur dans son voyage dont il est le seul témoin.

Olivier Père : La voix-off contraste aussi avec le dialogue et le jeu des acteurs, très antinaturaliste, leur voix presque blanche...

Caroline Poggi : On est parti du principe qu'il s'agissait de garçons qui n'avaient pas grandi dans la société. De fait, ils ne pouvaient ni agir ni être dans le monde naturellement. On devait les décaler, décaler leur jeu, autant que l'on a décalé l'espace, les décors, les costumes... Parfois, ils sont comme apaisés et à d'autres moments, ils hurlent. Ce sont des personnages entre la vie et la mort, des somnambules. Ils marchent en équilibre sur une corde raide suspendue dans le vide, et la moindre émotion les fait tanguer d'un côté ou de l'autre, au risque de les faire chuter à jamais. C'est cette fragilité-là qu'on voulait faire ressentir. Comme s'ils étaient des pantins, des poupées de porcelaine. Ce jeu antinaturaliste vient de là. C'est une façon de les placer hors du monde, dans un ailleurs.

Olivier Père : C'est vrai que ces garçons sont filmés comme des demi-dieux, avec des pouvoirs et des fragilités, des blessures aussi, et une apparence de force physique. Comment avez-vous choisi les acteurs ?

Jonathan Vinel : Le processus a été très long. C'était la première fois qu'on travaillait avec une directrice de casting, Kris de Bellair (également directrice de casting de Bertrand Mandico), qui nous a vraiment aidés dans notre réflexion. On avait vraiment des désirs d'acteurs comme Lukas Ionesco ou Sebastian Urzendowsky qui étaient là très tôt, mais on ne savait pas vraiment pour quel personnage. On a fait une liste de gens qu'on aimait, mais aussi de gens repérés sur les réseaux sociaux. Et, au fil de nos rencontres, nos choix se sont imposés et les rôles se sont précisés. Il a fallu ensuite adapter, recalibrer les différents niveaux de jeu entre acteurs professionnels et « amateurs ».

Caroline Poggi : Oui, certains étaient plombiers, agriculteurs, lycéens, ils n'avaient jamais mis les pieds sur un plateau, la plupart même. Concernant Aomi Muyock, elle s'est imposée d'emblée. On voulait une fille à la fois très terre à terre - elle a le visage marqué, des tâches, des cicatrices, quelque chose de très humain - et en même temps cosmique : rien qu'en la regardant, on a l'impression de voyager. Aomi, on l'avait vue sur le plateau du Grand Journal lors de la présentation de LOVE à Cannes. Elle avait une présence étrange, une aura gigantesque, elle ne m'est plus jamais sortie de la tête. Elle m'a aimantée autant que Jessica devait aimer les garçons. En voyant nos acteurs débarquer, il fallait que la magie opère tout de suite. Pendant la préparation, on applique une technique du type *Actor Studio*. Sur le plateau, il n'y a pas de maquillage, ni coiffure. On ne transforme pas les acteurs pour qu'ils correspondent à un personnage. Il faut qu'ils l'aient déjà un peu en eux.



Olivier Père : Pouvez-vous revenir sur la scène de danse filmée un peu comme une cérémonie de deuil ? ils mettent de la musique et dansent tous d'une façon différente. C'était une volonté ?

Jonathan Vinel : Cette scène n'a pas été répétée. On leur a juste demandé de danser. Chacun a sa manière. Certains n'aimaient pas ça, ne savaient pas trop quoi faire, et c'est ce qu'on voulait voir à l'écran. À travers leurs gestes et leurs pas, ce sont leurs différentes personnalités qui ressortent.

Olivier Père : Et justement la musique, quand et comment l'avez-vous décidée par rapport au film et aux images ?

Caroline Poggi : La musique, c'est quelque chose d'aussi naturel que les jeux pour nous, un élément de narration, comme la voix-off et le décor, elle est présente dès l'écriture. D'ailleurs, on écrit en permanence avec un casque sur les oreilles, jamais côte à côte, en parlant. Elle ne nous quitte plus. Au stade du montage, on débarque avec un dossier qui rassemble une centaine de sons, très éclectiques, et on teste tout. Au final, ce ne sont que des morceaux préexistants, seule la musique qui accompagne la séquence des cadeaux a été composée pour le film.

Olivier Père : Et la « Musique pour les funérailles de la Reine Mary » de Henry Purcell, c'est un hommage à ORANGE MÉCANIQUE ?

Jonathan Vinel : Non, pas du tout, nous avons complètement oublié qu'elle était dans le film de Kubrick.

Olivier Père : C'est un film qui a une esthétique très particulière, l'image numérique semblait une évidence. Avec qui avez-vous travaillé pour la photo ?

Caroline Poggi : On a travaillé avec Marine Atlan qui a également fait l'image en 16 mm de notre dernier court métrage (AFTER SCHOOL KNIFE FIGHT). Pour JESSICA FOREVER, le numérique s'est imposé naturellement. On voulait une image très définie, un rendu hyperréaliste, presque irréel. C'est une façon de créer une distance et de décaler le monde qu'on met en scène. Il y a eu beaucoup de travail à l'étalonnage mais également en amont. Comme

pour nos autres films, c'était très préparé. On a consacré au moins trois mois au découpage tous les trois. Après ça, on l'a testé dans chaque décor, en prenant nous-mêmes la place des personnages. À partir de là, on retravaille, on précise, etc. Tout est photographié et calé pour tournage. C'est un gain de temps énorme qui permet de tourner beaucoup de plans et de nous consacrer à nos comédiens.

Jonathan Vinel : Pour la lumière, on procède de la même manière. On avait des références visuelles précises pour chaque scène, on savait à l'avance ce que l'on voulait.

Olivier Père : C'est une question que l'on pose sans doute à tous les couples/duos qui font des films. Comment travaillez-vous ensemble ?

Caroline Poggi : Il n'y a pas vraiment de répartition. S'il y en a un qui a une idée, il y va. On est sur tous les postes tous les deux mais jamais au même moment. On ne va jamais parler à deux à un acteur. On se concerte et ensuite on lui parle. Pareil pour le découpage, chacun fait le sien de son côté et ensuite, on les confronte. Il n'y en a pas un qui est plus à l'image, plus à la direction d'acteurs. Au montage, c'est encore différent parce qu'il y a la tierce personne, le monteur, et on fonctionne alors en triangle d'échanges.

Olivier Père : Une partie de votre travail pourrait être mise en rapport avec celui de Virgil Vernier. Vous appartenez à une génération qui a vu émerger des cinéastes qui se distinguent totalement d'une tradition naturaliste ou réaliste et qui tendent vers le fantastique, voire le fantasmagorique, se référant aussi aux jeux vidéo, aux arts plastiques, ou à des disciplines qui échappent à l'héritage du cinéma français. Je songe à ULTRA RÊVE qui compilait trois courts métrages, le vôtre, et ceux de Yann Gonzalez et de Bertrand Mandico. Quels sont vos liens avec ces auteurs ou avec d'autres qui comme vous proposent des films qui sortent des sentiers battus du cinéma français ?

Jonathan Vinel : Il est évident qu'ils font partie de ces cinéastes français qui nous ont donné l'espoir que nous pouvions faire des choses différentes. Ils ont préparé le terrain avant nous. On a travaillé avec Mariette Désert sur l'écriture de JESSICA FOREVER parce qu'on savait qu'elle avait collaboré avec Virgil Vernier sur MERCURIALES, un ovni total, qui nous est apparu comme unique en son genre. Ça nous a rassurés, on savait qu'elle ne tenterait pas de



formater le scénario. Avec Bertrand Mandico et Yann Gonzalez, on se connaît bien, on partage un même goût et une même vision pour le cinéma, ils nous soutiennent beaucoup ; depuis **ULTRA RÊVE**, j'ai l'impression qu'on a fait une sorte de pacte qui nous lie et nous rend plus forts. Souvent quand je vais au cinéma, je m'ennuie, parce que d'emblée, je ne crois pas à l'imaginaire du réalisateur. Ce que j'adore chez eux, ou même Gaspar Noé, c'est qu'ils ont le pouvoir de m'emmener loin, d'un seul coup. Ils ouvrent une porte, et bam, on pénètre dans un ailleurs.

Caroline Poggi : Ce qu'on recherche dans le cinéma, c'est un rapport de sensations et donc d'immersion. Chez eux, il y a vraiment quelque chose avec le mouvement du corps, qui relève de croyances, qui est de l'ordre de l'enfance, ou de l'adolescence. Des émotions qu'on vit avec le ventre. On est face à leurs films, guettant ce moment où tout se décroche, où l'on disparaît de son fauteuil, où l'on pénètre leur monde, on entre dans leur tête. On parvient à croire en quelque chose, à oublier qu'on est là, c'est rare. Ce sont les films qui sont plus difficiles à faire, et à financer. Mais ce sont des vraies propositions de cinéma qui permettent un voyage extraordinaire du corps vers l'écran. On en ressort hyper fort. J'ai l'impression de pouvoir mieux revenir dans le monde, d'avoir grandi.

CAROLINE POGGI & JONATHAN VINEL

Né à Toulouse en 1988, Jonathan sort diplômé de la Fémis en montage. Caroline est née en 1990 à Ajaccio. Elle étudie à Paris IV et Paris VIII puis à l'Université de Corse. Ils ont réalisé plusieurs films, séparément (**CHIENS** pour Caroline, **NOTRE AMOUR EST ASSEZ PUISSANT** pour Jonathan) et ensemble. Leur court métrage **TANT QU'IL NOUS RESTE DES FUSILS À POMPE** reçoit en 2014 l'Ours d'Or de la Berlinale. Ils réalisent ensuite **NOTRE HÉRITAGE**, également sélectionné à la Berlinale, et **AFTER SCHOOL KNIFE FIGHT** sélectionné à la Semaine de la critique de Cannes. **JESSICA FOREVER** est leur premier long métrage.

FILMOGRAPHIE

- 2019 JESSICA FOREVER
- 2018 Segment ULTRA RÊVE avec Yann Gonzalez et Bertrand Mandico
- 2017 AFTER SCHOOL KNIFE FIGHT
MARTIN PLEURE
- 2016 NOTRE HÉRITAGE
- 2015 NOTRE AMOUR EST ASSEZ PUISSANT
- 2014 TANT QU'IL NOUS RESTE DES FUSILS À POMPE
Ours d'Or du meilleur court métrage au Festival de Berlin 2014
- 2013 CHIENS
- 2013 PRINCE PUISSANCE SOUVENIRS
- 2010 PLAY

LISTE ARTISTIQUE

Aomi Muyock	Jessica
Sebastian Urzendowsky	Michael
Augustin Ragueneau	Lucas
Eddy Suiveng	Kevin
Lukas Ionesco	Julien
Maya Coline	Camille
Paul Hamy	Raiden
Angelina Woreth	Andrea
Théo Costa-Marini	Trésor
Florian Kiniffo	Magic
Ymanol Perset	Léopard
Jordan Klioua	Dimitri
Franck Falise	Sasha
Jean-Marie Pittilloni	Maxime
Abel Mandico	La voix de l'eau



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Caroline Poggi & Jonathan Vinel
Scénario	Caroline Poggi & Jonathan Vinel
Collaboration au scénario	Mariette Désert
Assistante réalisation	Caroline Ronzon
Image	Marine Atlan
Montage	Vincent Tricon
Son	Lucas Doméjean Olivier Voisin Victor Praud
Décors	Margaux Remaury
Casting	Kris Portier de Bellair
Costumes	Sarah Topalian
Effets spéciaux 2D	Niranjan Siva
Effets spéciaux 3D et étalonnage	Yannig Willmann
Producteur délégué	Emmanuel Chaumet
Productrice exécutive	Mathilde Delaunay
Direction de production	Rodolphe Croquefer
Une production	Ecce Films
En coproduction avec	ARTE France Cinéma
Avec la participation de	Le Pacte Ciné+ Centre National du Cinéma et de l'image animée
Avec le soutien de	Collectivité territoriale de Corse en partenariat avec le CNC Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, en partenariat avec le CNC
En association avec	Cinémage 12
Ventes internationales	MK2 Films
Distribution France	Le Pacte

TRACKLIST

Musique originale composée par Ulysse Klotz

SONSUZ, SIMDI
Age Reform

SONG FOR MAGIC
(Jonathan Vinel)
Florian Kiniffo et Ymanol Perset

NEVER WORTH YOUR NAME
The Body & Krieg

BOTH OF US PART II
Vanessa Amara

FUNERAL SENTENCES FOR THE DEATH OF QUEEN MARY II,
Z.27: I MARCH
Henry Purcell

NEW CITY
A.G. Cook

THE GREAT LEVELLER
Jesu

CIEL
Ulysse Klotz

TRACK23
Simon Haydo

NEVER AGAIN
jonatan leandoer127

ERHÖRE MICH
Heinrich Schutz

DÉSOLATION
Year of no light

